DU

C

EN

UN

DUEL A POUDRE

COMEDIE EN TROIS ACTES

PAR

R. E. FONTAINE.

DEUXIÈME ÉDITION.

MONTREAL
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—

1881

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JACOB PELO DE PATAUVILLE *jr.*	NOBLE.
JEAN LE BOURDON	AVOCAT.
AMÉDÉE FRANCŒUR	AVOCAT.
CHARLES TOUBEAU	MÉDECIN ET PHARMACIEN.
ARTHUR DE PINARD	CADET DE LAPRAIRIE.
JOSEPH CASSAQUIN	AUBERGISTE.
JOHN FLETCHER	MARCHAND.
TOM SWEENEY	COMMIS VOYAGEUR.
JOSEPHTE BEAUPRE	CUISINIÈRE D'HÔTEL.
UN HUISSIER	***

UN DUEL A POUDRE

ACTE Ier

Le théâtre représente une cuisine d'auberge; au fond un poêle, au milieu, une table de cuisine chargée de plats, assiettes et autres ustensiles. Un plat en ferblanc est rempli de patates. Josephte plume un poulet, assise près de la table, manches retroussées, en mantelet. Jacob est assis auprès d'elle, chapeau blanc, canne en jonc, culottes jaunes, lorgnon, il se dandine sur une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPHTE et JACOB.

JOSEPHTE.

Vous m'parlez en *tarmes*, M'sieu. C'est ben beau ce qu'vous m'dites là, *mé* j'comprends pas. Vous êtes trop *éduqué* pour *moé*. Par *cheux* nous j'voyons pas souvent des mésieux, voyez-vous.

JACOB (avec chaleur).

Ma belle! Ma toute belle! Mon cœur brûle. Ma flamme pour tes beaux yeux me dévore. Je sens mon cerveau se détraquer sous l'empire d'une hallucination amoureuse et mon âme subir un supplice doux et terrible tout à la fois, sous les effluves voluptueuses qui s'échappent de ton être charmant. (*Il lui prend la main.*)

JOSEPHTE (retirant vivement sa main).

Mé qu'est-ce qui vous prends don! m'sieu! Là, vous vous êtes tout sali la main! Çé bon pour vous! V'là

un heure qu'vous m'parlez de cuves, de flammes, de brûlures, d'assination, de bric-à-brac, vous êtes-t-i malade? Laissez-moi don plumer ma volaille, faut que l'dîner se fasse et vous m'faites perdre mon temps. Ah! si mame Cassaquin vous voyait! Quens, allez-vous-en, vous m'faites peur à la fin avec vos grands yeux tout chauds!

JACOB.

Allons, ma chérie, mon petit cœur d'amour, mon étoile, livre une oreille attentive à mes paroles ardentes: permets à ton adorateur de te répéter à deux genoux la seule parole, la seule que je puisse proférer, la seule qui puisse exprimer le bonheur inouï, les jouissances célestes qui m'accablent. Je t'aime, divine Josephte, je t'aime! (*Il se jette à genoux à ses pieds.*)

JOSEPHTE (étonnée).

Cé-t-i ben Dieu vrai qu'vous m'aimez, m'sieu, ane pauvre fille engagée com' moë! J'vous cré pas: vous avez envie d'm'en faire *acrère!*

JACOB (mettant la main sur son cœur).

Moi te tromper! moi t'en imposer! moi feindre auprès de toi des sentiments qui ne sont pas dans mon cœur! Non, sur mon âme, foi de gentilhomme, par le nom sacré de mes nobles aïeux, je te jure amour et constance pour l'éternité! Je t'aime, ne le lis-tu pas dans mon œil? Ne vois-tu pas éclater sur ma figure la passion dévorante qui me bouleverse? Dis, Josephte, doutes-tu encore? Dis que tu m'aimes, sois touchée de mes larmes et de mon désespoir, je t'en supplie à deux genoux!

JOSEPHTE.

N'braillez pas, m'sieu, ça serait ben laid. Excitez-vous pas, j'vous cré, j'vous cré. Vous m'faites tout de même un drôle d'effet; i'm' semble qu'vous m'aimez pour tout d'bon. Eh ben! prouvez-moi lé et pis ensuite on verra.

JACOB (se relevant et gesticulant violemment).

Te le prouver, ô nymphe admirable! ô ma sylphide! dame de mes rêves, ô idéal de mon âme, oui, je veux, je jure de te le prouver. Faut-il que j'acquière sur les champs de bataille une renommée napoléonienne? Faut-il que je délivre mon pays des serres de vautour de la perfide Albion? Faut-il que j'extermine les Féniens? Eh bien! je suis capitaine dans les armées de Sa Majesté, je verserai le sang humain à flots. Mon pied fera crouler les trônes et bouleversera l'univers. Mon nom sur les ailes de la terreur foudroyera le monde. Te faut-il des millions, des diamants, une couronne? Je te donnerai tout cela. Mon génie, exalté par ton amour, fera des merveilles dans les arts et dans les sciences, j'irai fouiller........

JOSEPHTE (étonnée).

Fouiller quoi?

JACOB (continuant).

J'irai fouiller les entrailles de la terre et en ferai jaillir les trésors qu'elle recèle dans son sein. (*Essoufflé.*) Faut-il? Faut-il?.........

JOSEPHTE.

Non! non! m'sieu, allez seulement m'charcher un sciau d'eau.

JACOB (continuant).

Faut-il anéantir vos ennemis? Vous mettre dans un palais? Vous couvrir de soie, d'or et de pierreries? Dites, je suis votre esclave, votre chien. Prononcez, choisissez, ordonnez.

JOSEPHTE.

Eh ben! m'sieu, j'vous ordonne d'aller me cri un sciau d'eau et une brassée de bois de poêle.

JACOB (partant en courant).

J'y vais, j'y vais, je me précipite! Que ne ferais-je point pour vous plaire? (*Il va chercher un seau d'eau et l'apporte à Josephte à deux mains, maladroitement et en renverse.*)

JOSEPHTE (lui prenant le seau d'eau des mains et le versant dans le chaudron sur le poêle).

Le maladrette ! Vous l'avez quasiment tout renversé. Bon, allez vite me cri du bois pour chauffer la soupe et vous emplirez le poêle. Moë j'vas *rajuer* ma volaille.

JACOB (partant).

Oui, ma belle, ma charmante ! (*Il sort et revient avec le bois.*)

JOSEPHTE.

Quens, mettez-le là (*lui indiquant un coin près du poêle*), et fourrez-en comme y faut. (*Jacob met du bois dans le poêle et souffle pour attiser le feu.*) J'ai pas d'objection d'vous prendre pour cavalier, mé, dites don ! qu'êtes-vous ? Dites-moé vot'nom ! Dites-moé étou, queu qu'c'est que vous voulez faire avé moé ? C'est i guinque ane blonde en passant que vous voulez, ou bien c'est i l'mariage ?

JACOB (se relevant et se mettant devant elle dans une fière attitude).

Mon nom est illustre, mon nom est aristocratique et ne le cède en rien à celui des plus grands personnages de l'histoire ; mon nom le voici : Jacob Pelo de Patauville *junior*. Ma fortune est considérable ; j'ai 22 ans, libre de mon cœur et de ma main. (*S'inclinant devant elle.*) Mademoiselle Josephte Beaupré, voulez-vous être ma femme ?

JOSEPHTE.

Votre femme ? je l'veux ben ; mé faut voir poupa et mouman pour faire les arrangements et mettre les bancs à l'église. Avant ça (*prenant le plat aux patates*) aide-moé, mon chéri, à éplucher les patates. Quens, prends l'couteau (*le lui présentant*), et vite.

JACOB (refusant le couteau, lui ôtant le plat des mains et le mettant sur la table).

Non ! non ! ma belle ! Hâtons-nous, laisse là cette

vilaine cuisine, ce sinistre poulet, ces misérables patates, embrasse-moi et partons.

JOSEPHTE (se levant et se jetant à son cou).

Oui, mon bidou. (*Elle l'embrasse, pendant que Cassaquin entre à gauche.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES.—CASSAQUIN.

CASSAQUIN.

C'est ça ! C'est ça ! des embrassades ! Ben c'est ben l'restant ! Et le poulet, et le dîner, et les pataques, et soupe ! On fait des amourettes ici au lieu de travailler. Mlle Josephte est grande dame à c't'heure, les gros m'sieux la courtisent ! Et ce jeune drôle, d'où ça sort-il ? Parle, Josephte, parle !......Motte......on n'répond pas. Ah ! c'est comme ça, hein ? Eh ben, qu'on décampe vite. File, file, godelureau, p'tit pivard à tête blanche, entends-tu, j't'chasse ! Va-t'en te faire embêter ailleurs, tu verras que ton p'tit m'sieu à culottes jaunes t'en fera voir du chemin.

JOSEPHTE (pleurnichant).

Mé, m'sieu Cassaquin, cé mon futur, on va s'marier, j'peux ben l'embrasser !

CASSAQUIN.

Oui, folle, fais-y péter la sucrette, va ; cré lé, laisse-lé faire ; ça sort de j'sais pas où ! Cé ben habillé, mé cé t'un pas grand chose. Il va t'en faire acrère et pis ensuite, va, il te plantera là. Mé, quens, c'est pas tout ça, marche t'en vite, prends tes guenilles et fiche ton camp. (*S'adressant à Jacob.*) Quant à toé, l'individu...

JACOB.

Moi, individu ! Vil rôtisseur de bétail, chenapan, maraud, sais-tu bien à qui tu parles aussi irrévérencieusement ? Sais-tu que je suis le noble seigneur

Jacob Pelo de Patauville junior, capitaine dans les armées de Sa Majesté ? Ah ! si je ne craignais de salir ma canne au contact de ta peau roturière, je te la casserais sur l'omoplate ! (*A Josephte.*) Viens, ma fiancée, viens, je saurai te protéger. Laissons là ce misérable persécuteur de tes charmes. (*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE III.

CASSAQUIN (seul, montrant le poing dans la direction de Jacob et de Josephte qui sortent).

Va ! va ! p'tit écumeur de cuisine ! j'm'fiche pas mal de tes Pelo, de tes Patau et de tes villes ! petit grippe-fille ! Gare à toi, si tu remets les pieds ici ; je mettrai à tes trousses mon pataud — un véritable pataud celui-là ! (*Il sort à droite.*)

(Jacob et Josephte rentrant par le fonds et restant dans un coin.)

JACOB.

Cet hôtelier de malheur est parti ! Profites-en pour aller t'habiller, car nous partons de suite pour voir tes parents afin de terminer. Ah ! je soupire tant après l'heureux moment où je pourrai t'appeler ma femme, que les minutes me semblent des siècles.

JOSEPHTE.

Moé tou, mon vieux, j'ai ben hâte de m'appeler mame Pelo Patauville et d'être seigneuresse ! j'vas t-i être heureuse un peu ! j'vas t-i faire enrager la petite Galuchon, et la grande mamselle Le Sec, la maîtresse d'école de par cheux nous ! Vont-i pâtir un peu d'm'voir grosse dame ! Ah ! ah ! attends moé, vieux chéri, j'vas m'habiller. (*Elle part et revient en sautillant.*) Dis don ! mon chat, M. Cassaquin m'doé $3 et 19 sous, j'vas t-i y demander ?

JACOB.

Non, parbleu. Quand, comme moi, on possède des millions en portefeuille, ce serait s'abaisser que de s'occuper d'une pareille misère. (*A part.*) Ce malotru pourrait peut-être revenir et faire le tapage; évitons cela. (*A Josephte.*) Dépêche, *dear*, et sois prête en deux minutes.

JOSEPHTE (sortant).

Soé pas inquiette, mon petit bidou, ça prendra pas grand temps. (*Sautant et battant des mains.*) J'sus t-i contente ! j'm'marie, j'travaillerai pu ! j'vas être seigneuresse ! Hi ! hi ! (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE V.

JACOB (s'asseyant).

Pourvu que ce misérable aubergiste ne se montre pas le nez ! Cette chère enfant est-elle heureuse ! C'est pourtant à moi qu'elle doit ce bonheur. Ce que je fais là est bien : noble, j'ennoblis la pauvreté honnête et laborieuse. C'est beau. Les rois descendaient jusqu'aux bergères ; pourquoi, rejeton de l'illustre famille de Patauville, n'imiterais-je pas cet exemple royal ? Elle est si jolie, si bien faite ! Et charmante, magnifique, quoique cuisinière. Comme elle est tendre et touchante quand elle me dit de son ton calin : mon bidou, mon chat, mon vieux, mon chéri ! O amour ! tu transformes tout. J'ai mis dans cette statue splendide l'étincelle, et voilà que Josephte la cuisinière marche à l'égal des grandes dames ! Et moi, suis-je heureux ? Oui ! mais, malheur ! pourquoi faut-il que ma bourse soit si plate ? Je n'ai pas le sou, c'est vrai ; pas un seul liard, ç'est vrai ; mes terres ne poussent que des atacas et des topinambours, c'est vrai ; les pantalons que je porte, je les ai empruntés, c'est encore vrai ! Un descendant des Patauville réduit à ce triste état de fortune ! O honte ! Mais qu'importe ! Je me marie : voilà l'essentiel, voilà l'important. Marié, faudra bien que ma femme reste

ma femme, bon gré mal gré, et être marié, félicité suprême ! Mais on me dira, " pourquoi, Pelo, prendre dans une cuisine la compagne de ta vie, toi noble seigneur Jacob Pelo de Patauville *junior*, capitaine (*amèrement*), oui, sans paie et sans épaulettes, dans les armées de Sa Majesté. Tu fais là une mésalliance, tu tombes en roture. A toi il faudrait l'héritière d'un grand nom, et non une servante." Oui, je voudrais bien vous y voir vous autres, pas le sou, pas la moindre espérance de jamais en avoir, pas d'héritière possible ! Et puis, allez donc vous offrir en mariage avec *minus* un œil et une binette comme la mienne ! Ah ! comme vous seriez bien reçus ! Je m'y connais pour y avoir passé deux fois. A la première, on m'a ri au nez de si grand cœur (une jolie blonde, ma foi !) que j'ai passé la porte comme une flèche ! A la seconde, c'était une brunette rieuse et moqueuse ; on m'a dit tout net : " Vous êtes trop laid ; devenue votre femme, je passerais mon temps à rire de vous ! " J'en ai fait une maladie de quinze jours ! Oui ! allez vous faufiler dans les salons ! Je vous le conseille, allez !

Rester célibataire, je ne veux pas ! c'est trop embêtant. Non, mille fois non, un vieux garçon, fi ! D'ailleurs la race des Patauville s'éteindrait avec moi ! Quel malheur pour le pays ! En avant, vive l'amour ! (*Il saute.*) Je me marie, je me marie !

SCÈNE VI.

LE MÊME, JOSEPHTE (entrant habillée, avec un portemanteau).

JOSEPHTE.

Moé tou, mon vieux ! Partons, bidou !

JACOB (lui prenant la taille).

Allons, mon ange ! (*Ils sortent.*)

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre d'hôtel: chaises, sofa au fond, une table sur laquelle sont placés une bouteille, trois verres, un pot à tabac, des pipes.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLETCHER, TOUBEAU et FRANCŒUR. (Fletcher est assis près de la table et lit un journal. Toubeau et Francœur occupent le sofa ; le premier fume, le second charge sa pipe. Entre JACOB.)

FLETCHER.

Ha di dou! fellow Patauville, come and take a glass! V'là un siècle qu'on t'a vu.

JACOB (s'asseyant près de la table).

Ça va bien, merci, Fletcher.

FRANCŒUR.

Mais, dis-moi donc d'où tu sors, avec cette calotte de l'autre monde, ce teint de carême et cette figure à l'envers. As-tu eu le choléra, la picotte, ou le torticolis ?

TOUBEAU (se levant et examinant Jacob).

En effet, Jacob, la pâleur morbide de ton visage, la teinte cadavéreuse de ton épiderme présentent tous les symptômes d'une fièvre ultra-superlativement aiguë. Plus je t'examine, plus je me convaincs que mon diagnostic est exact. Par Hippocrate ! la maladie dont tu es affecté a son siège normal entre le pectorum, le sternum, l'extrémité de la forsure, de la clavicule inférieure du thorax. Une dose fortement camphrée d'hydro-chloro-pseudo-sudo-morphino-ma-

gnetico-potassium rétablirait le jeu des organes déjà lésés, marbrés, atrophiés dans les tissus cellulaires de l'épiderme. Montre-moi ta langue, Jacob ; exhibe-moi ton appendice linguistique, afin que je puisse baser judicieusement mon traitement.

FLETCHER (se bouchant les oreilles).

Stop ! Toubeau, pour l'amour de Dieu.

JACOB (tirant sa langue).

Tiens ! regarde, puisqu'il le faut.

TOUBEAU (lui tâtant le pouls tout en l'examinant).

Oui ! c'est cela ; car mon diagnostic, sachez-le bien, ne me trompe jamais. Je vois de suite les traces d'une affection pulmonaire compliquée de tremblements nerveux et spasmodiques, à son origine, et qui bientôt, sans le traitement prescrit, pourrait déterminer une inflammation locale dans les régions du duodénum et la base abdominalê et......

FLETCHER (se levant et poussant Toubeau).

Au diable, médecin infernal, incompréhensible. Assez ! assez ! By jingo ! Rentre ta langue, Jacob, et conte-nous tes aventures, depuis trois jours que l'on ne t'a vu. Tu peux me croire, tu n'es pas plus malade que moi.

JACOB.

Je crois en effet que c'est la fatigue et rien de plus. Voici : comme vous le savez, je courtisais mademoiselle Josephte, et certes, entre nous soit dit, je l'aimais fort comme un homme de ma position, du reste, peut aimer une servante pimpante, jolie, accorte et bien faite. Pendant quelque temps, tout va sur des roulettes. Mais, voilà-t-il pas que la belle s'avise, un soir, de m'amener voir ses parents. Pas moyen de lui ôter cette crâne d'idée de la tête. Toute réflexion faite, de peur de perdre l'amitié de la belle et croyant que rien de mal ne résulterait de cette partie de campagne, je consentis. Nous partons ; sept lieues à faire

par des chemins affreux, dans une maudite charrette traînée par une rosse efflanquée, une pluie battante et diablement froide. Rien que l'amour pour nous réchauffer. Ah ! misérable voyage ! Nous arrivons trempés jusqu'aux os......

FLETCHER.

Sans accidents ?

JACOB.

Pardon ! nous avions versé trois fois et pris deux plongeons dans les décharges. Figurez-vous dans quel état nous étions !

FRANCŒUR.

Diable ! c'était loin d'être amusant.

JACOB.

Nous frappons à la porte d'une petite maison, on met un beau quart d'heure à nous ouvrir. Une grosse voix nous crie: Queu là ? Josephte répond. Nous entrons. La chandelle s'allume, la connaissance se fait, le bonhomme est en tuque, la bonne femme est en mantelet, et ils fument tous deux des vieux bouts de pipes culottés à faire frémir. On s'embrasse. Un morceau de galette de sarrazin et du beurre rance nous permettent de s'aller coucher.

FRANCŒUR.

Où ?

JACOB.

Je couchai à terre, sur de misérables catalognes.

FLETCHER.

Poor fellow ! mais, tu dois avoir les côtes en compote ?

JACOB.

Oui ! diable ! Le lendemain (sans doute, la fille et les bonnes gens avaient tiré des plans durant la nuit), le bonhomme m'aborde prestement : “ Dites

donc, monsieur Patauville, vous voulez marier mon fiston, j'ai pas d'objection. A m'dit que vous êtes riche comme la banque, par exemple. A m'dit que vous avez des billions et des trillions de trente sous, par exemple, des terres, des maisons, ad cætera, ad cætera. J'irons pas vous marier comme ça, nom d'un nom, sac à papier, hein, ma fine ? " La femme opine du bonnet et la fille me regarde bêtement. " Mais, chers amis, je ne veux pas me marier," répondis-je. "Ah ! " reprend le bonhomme, " tu veux pas, par exemple. Ah ! mon seigneur de contrebande, j'allons t'arranger. T'as voulu nous scier. Ah ! c'est comme ça ! " Et le vieil enragé de prendre son tisonnier et de s'avancer sur moi, le bras levé et l'air menaçant. Je recule, il avance, je recule, il avance toujours. Me voilà sur la porte, le bonhomme me rabat son machin sur l'épaule. Je crie " aie ! " et lui arrache l'arme des mains. Hors de moi, je tape, je tape ; le bonhomme riposte et reprend son tisonnier ; la bonne femme saisit le manche à balai, la fille un vieux fouet, et les voilà tous trois sur mon dos ! Ah ! quelle scène ! Le bonhomme criait et tapait, la bonne femme beuglait et tapait, la fille hurlait, braillait, écumait et tapait tout de même. Jusqu'au chien, aboyant comme un damné, qui me mordait les mollets et me déchirait mon pantalon. Que voulez-vous que je fisse contre trois ? Je passe la porte et me voilà parti ! Ah ! j'ai couru, je vous donne ma parole, et me voici !

TOUS (éclatant de rire).

Pauvre garçon !

FRANCŒUR.

Ah ! la bonne farce (*se tordant de rire*). J'en crève !

JACOB.

C'est pas si drôle après tout ! Si vous aviez été à ma place !......

FRANCŒUR.

A ta place ? moi, je me serais marié !

JACOB.

Je crois que non.

FRANCŒUR (à Jacob).

Voyons, prends un coup pour te remettre, mon pauvre Jacob. Charlotte (*prenant la bouteille*), ma mie, fais les yeux doux à ce pauvre veuf. (*Il verse à boire à Jacob.*) Approchez, vous autres, il en reste encore. (*Il leur verse à boire, ils boivent.*)

TOUS.

A ta santé, Jacob !

JACOB.

Allons, n'y pensons plus. Dieu merci, je n'en entendrai plus parler.

SCÈNE II.

LES MÊMES.—UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Lequel, messieurs, d'entre vous, s'appelle Jacob Pelo de Patauville ?

JACOB.

Moi !

L'HUISSIER.

Voici une lettre pour vous.

JACOB.

Donnez !

L'HUISSIER.

J'attendrai la réponse.

JACOB (prend la lettre, l'ouvre et la lit).

C'est bien. (*S'adressant à Toubeau et Fletcher.*) Mes chers amis, veuillez donc me laisser seul une minute avec Francœur. (*A l'huissier.*) Toi, mon ami, fais-moi le plaisir de revenir dans un quart d'heure, ma réponse sera prête. (*L'huissier, Toubeau et Fletcher sortent.*)

SCÈNE III.

JACOB et FRANCŒUR.

JACOB (lui présentant la lettre).

Tiens, lis.

FRANCŒUR.

Voyons ! (*Lisant* :)

"A Jacob Pelo de Patauville junior, écuyer.

Monsieur,

Je suis chargé par mademoiselle Josephte Beaupré, de réclamer de vous en justice $400 courant, pour les dommages par vous causés à son honneur et réputation, par vos pas, démarches et indiscrétions. A défaut, par vous, de solder cette somme ou de marier icelle sous quatre jours, je procéderai en justice pour vous y contraindre, par toutes les voies de droit.

Votre serviteur,

JEAN LE BOURDON,
Avocat.

Là ! dans quel guêpier t'es-tu fourré ? Aussi, que diable allais-tu faire dans cette cuisine ?

JACOB.

Mon Dieu ! je ne sais que faire ! Tu es avocat, toi, avise-moi, conseille-moi.

FRANCŒUR.

Eh bien ! marie-la !

JACOB.

Impossible ! Après avoir été abîmé par toute la famille, je n'ai pas envie d'y entrer par la porte du mariage, comme un chien battu et content.

FRANCŒUR.

Paye, alors !

JACOB.

Mais, je n'ai pas un sou dans ma poche.

FRANCŒUR.

Attends un peu. Le Bourdon est un de mes amis. Avec un peu d'argent on peut amortir l'affaire. Avec dix ou vingt piastres, un avocat est graissé ; le procès commencé meurt de sa belle mort, et le tour est fait !

JACOB (s'arrachant les cheveux).

Mais, encore une fois, je n'ai pas le sou !

FRANCŒUR.

Ecoute, Jacob, ne t'arrache pas le toupet inutilement ; trouver un vingt piastres, ce n'est pas la mort d'un homme. Oui, va, pleure comme un veau, fais le diable à quatre, emprunte à Pierre, emprunte à Jacques, jette-toi aux genoux, aux pieds de ton oncle le notaire, s'il le faut, promets-lui mer et monde — prières, médailles et chapelets, conversion, contrition et ferme propos, et reviens dans quelques minutes avec le plus d'argent que tu pourras ; dis à l'huissier de rentrer, je vais faire venir Le Bourdon ici, et arranger le tout à l'amiable, du mieux possible, surtout pas un mot de l'affaire à qui que ce soit.

JACOB.

Ah ! tu me sauves la vie, j'y cours ! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE MÊME, L'HUISSIER (entrant).

FRANCŒUR.

Allez bien vite dire à Le Bourdon de venir ici de suite.

L'HUISSIER.

J'y vais. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

FRANCŒUR (seul).

Prenons un coup pour nous éclaircir la tête. (*Il*

verse et boit tranquillement.) J'ai toujours remarqué que le whiskey était un dictame merveilleux. Il donne des idées. Il permet d'approfondir, d'inventer, et, justement à l'heure qu'il est, j'ai besoin d'inventer. L'affaire arrangée, les écus empochés, le dinde plumé pour mes honoraires, tout ça c'est bel et bien, ça marche sur des roulettes ; mais il faut quelque chose de mieux. Cherchons. Finir par des coups de poing, une bagarre ? Fi ! c'est roturier, c'est trop chausson pour le noble seigneur Jacob Pelo de Patauville junior. D'ailleurs, gare à dame Police ! finir au violon, pas si bête ; mais que faire ? (*Prenant la bouteille à deux mains et l'élevant à la hauteur de son visage.*) Voyons, Charlotte, ma belle, ma reine, mon petit cœur, inspire-moi, aide-moi ! (*Il se verse à boire et boit.*) Charlotte, tu m'éclaires. (*Il frappe des mains.*) Bravo ! un duel ! c'est cela ! avec Le Bourdon encore, qui a peur de son ombre, le poltron ! Un duel a poudre ! à poudre, en l'honneur de Jacob, qui ne l'a pas inventée......... la poudre. Oui, un duel en règle, mais comment en arriver là ? Oh ! facile ! facile ! (*se touchant le front du doigt*) la comédie est là. O Charlotte ! je te bénis ; ô whiskey ! je te voue une reconnaissance éternelle ! Et toi, Patauville, mon vieux, je te tiens !

SCÈNE VII.

LE MÊME, LE BOURDON (entrant).

LE BOURDON.

Que veux-tu ? Encore Patauville, je présume ?

FRANCŒUR.

Tu devines à merveille ! Assieds-toi. L'affaire va bon train ; ta lettre a si bien opéré, que Jacob est allé chercher des fonds pour régler. Il sera ici bientôt. Sois sérieux comme un pan de glace, et gourmé comme un cheval de carrosse. Prends l'argent qu'il t'offrira, n'eût-il que dix chelins, et prends un bon pour la balance ; quant au reste, tu l'apprendras plus tard.

LE BOURDON.

Sois traquille ! voici ton homme, je crois ; a-t-il l'air gai un peu ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACOB (entrant et jetant son chapeau en l'air).

Victoire ! Francœur ! victoire ! J'ai vingt piastres ; mon gros oncle en a fourni quinze ; Trichon, le marchand du coin, m'a prêté la balance avec hypothèque sur mon cœur ! (*Apercevant Le Bourdon.*) Ah ! pardon !

FRANCŒUR (les présentant l'un à l'autre).

Monsieur de Patauville, monsieur Le Bourdon ! (*Ils se saluent.*)

LE BOURDON.

Monsieur Francœur m'apprend que vous êtes prêt à régler cette malheureuse affaire Beaupré ?

JACOB.

Oui, monsieur !

FRANCŒUR.

Tu as $20.00; donne-les à M. Le Bourdon, en accompte, il acceptera ton bon à six mois pour la balance.

LE BOURDON.

Oui, donnez. (*Jacob lui donne l'argent.*) Le nom de Patauville au bas d'une reconnaissance vaut de l'or. Soyez sûr que ma cliente ratifiera mon acte. (*Il prépare le bon et le reçu. Il écrit. Jacob signe. Echange du reçu et du bon.*) Tenez, vous devez être satisfait !

JACOB (mettant le reçu dans sa poche).

Oui, merci !

LE BOURDON (mettant son chapeau).

Eh bien ! au revoir, messieurs.

FRANCŒUR.

Attends, je t'accompagne ! Bonjour, Jacob ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

JACOB (seul).

Ouf ! Enfin, me voilà débarrassé et de ma cuisinière et des avocats. Peste soit de cette engeance ! Maudit soit le jour où j'ai mis le pied dans ce petit bout de ville ! Ma débine me suit partout ! Quel guignon ! Toujours plongé jusqu'au cou dans les querelles, les tracasseries de toutes sortes. Oh ! je suis né dans un jour néfaste ; mon étoile est la plus satanée chandelle du firmament, possible ! (*On frappe.*) Allons, encore ! Qui vient là ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOUBEAU et FLETCHER.

TOUBEAU.

Par l'onguent d'Alloway et la salsepareille de Bristol ! j'en jure par Hippocrate, impossible de trouver sous la calotte des cieux un être plus misérable que toi, mon pauvre Jacob ; tu es né sous une coquine d'étoile, qui ne laissera jamais ton organisme aristocratique en repos. Tous les malheurs physiques et métaphysiques se réunissent pour t'accabler. Je pleure sur ton sort ! mon cœur saigne de douleur !

JACOB.

Enfin, me diras-tu ?

TOUBEAU.

Quoi ?

JACOB.

Ce que tu veux dire.

FLETCHER.

My dear, c'est bien simple. Nous venons de rencontrer Francœur et Le Bourdon qui riaient comme des fous.

JACOB.

De quoi ?

TOUBEAU.

Du tour qu'ils t'ont joué, et surtout des vingt piastres dont ils ont enrichi leur boursillon à tes dépens. Josephte n'a pas mis les pieds ici, son vénérable père non plus. La lettre de Le Bourdon est une farce ! l'arrangement, une blague ; ton bon, une double blague ; le reçu, ditto, et le tout fait pour.........

JACOB.

Me voler vingt piastres ! Ah ! ils me le paieront ! Je comprends enfin l'affaire ! Où sont-ils, les misérables ? Où puis-je les trouver ? C'en est trop à la fin ! Il me faut une vengeance éclatante, il me faut du sang ! Se moquer d'un capitaine ! d'un noble ! d'un militaire ! Ah ! j'enrage ! Montrez-les-moi que je les étripe ! (*Il frappe du pied et donne un gros coup de poing sur la table.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BOURDON.

LE BOURDON (entrant).

Mon cher Toubeau !

JACOB (s'avançant sur lui).

Maître Le Bourdon, vous voici ? J'en suis bien aise ! Vous êtes un misérable, un polisson, un coquin et un escroc !

LE BOURDON.

Voici ma réponse, brave à trois poils, noble insulteur de rue ! (*Il lui lance un verre à la figure.*) A-t-on vu pareille insolence ?

JACOB (le prenant au collet).

Ah ! vous forgez des lettres ! Ah ! vous manufacturez des clients ! Ah ! vous me volez $20 ! Ah ! vous riez de moi ! Petit avocat jaune ! (*Le frappant.*) Tiens, voilà pour tes honoraires ! Voilà pour Josephte ! Voilà pour le bonhomme ! Voilà pour la bonne femme ! Tiens ! Tiens ! (*On les sépare.*)

LE BOURDON (se frottant).

M'expliquerez-vous, à la fin, ce que cela signifie ?

JACOB.

Cela veut dire, maître *Jackass*, que vous m'avez volé $20 tout à l'heure, et qu'il me les faut de suite, avec des excuses ou sinon !.........

LE BOURDON (avec violence).

Des excuses, moi ! non, non ! Un avocat, un membre du barreau ! un défenseur de la veuve ! un protecteur de l'opprimé ! un soutien de l'orphelin ! ainsi odieusement insulté dans son ministère, dans l'exercice de sa profession ! Votre sang, jeune homme, paiera cet outrage infâme !

JACOB.

Finissons-en. Battons-nous. Etes-vous assez brave pour rencontrer, en champ clos, face à face, un officier de Sa Majesté ?

LE BOURDON.

Vos armes, votre heure et le lieu ?

JACOB.

Le pistolet, huit heures du matin, demain, dans le bois derrière la ville, à l'endroit que choisiront nos témoins. Le combat ne finira que par la mort de l'un de nous, et je vous tuerai, misérable !

LE BOURDON (haussant les épaules).

C'est ce que nous verrons, milord la crampe, duc de la cuisine et marquis du pot-au-feu ! J'ai bien peur

que Josephte ne se couche veuve, double et triple veuve, demain soir. Au revoir, beau *croquemitaine !* et vous, messieurs, à demain. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins LE BOURDON.

FLETCHER (à Jacob).

Je te servirai de témoin avec notre ami Sweeney.

TOUBEAU.

Et moi, j'agirai comme chirurgien.

JACOB.

Merci, amis ; il se fait tard, veuillez me laisser seul. Je vais écrire à mon père et faire mon testament.

FLETCHER et TOUBEAU (lui donnant la main).

Au revoir, et dors bien ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

JACOB (seul; il est assis).

Mon Dieu ! un duel pour couronner le tout. O chien de sort, va ! Ville exécrable, va ! Si j'en sors sain et sauf, je te reverrai quand le diable sera mort ! A-t-on jamais vu une pareille suite d'infortunes, de malheurs et de casse-cou ? J'ai été bâtonné, fouetté, mordu, déchiré, mutilé ! J'ai emprunté de l'argent pour me le faire voler par des petits avocats sans cause. J'ai fait rire de moi, et voilà bien le reste : un duel ! me faire trouer par les balles d'un avocat ferrailleur, qui se moquera encore de moi quand je serai mort ! Oui, en voilà une belle partie de campagne ! Ah ! que n'ai-je jamais quitté la maison paternelle ! Demain, à pareille heure, je dormirai dans la tombe, et qui me regrettera ? Personne ne viendra verser des pleurs sur le coin de terre où je reposerai ! Pas une larme, pas un regret ! Le dernier des Pelo de Patauville

aura quitté le monde ! Cette noble race sera éteinte à tout jamais ! Son dernier rejeton aura disparu à la fleur de son âge ! O malheur indicible ! Enfin, le sort en est jeté, un Patauville ne recule jamais : mon honneur est en jeu. (*Se levant et marchant à grands pas.*) Il ne sera pas dit qu'un Patauville, que moi, Jacob Pelo de Patauville junior, capitaine dans les armées de Sa Majesté, j'aurai failli devant le danger ! Je suis brave, adroit et fort ; ce Le Bourdon m'a l'air d'un poltron. Ah ! sa main tremblera, je le fascinerai du regard, je l'écraserai de toute la hauteur de ma vaillance, je le dominerai, et faible, tremblant, je le tuerai ! Ma main est ferme, dressée au maniement des armes, je puis compter sur moi ! Mais un malheur arrive ; ce lâche peut me tuer après tout. Ah ! si je pouvais. Si c'était possible d'éviter ce duel. Mais impossible ! Plutôt mourir que d'être déshonoré ! (*Il s'assied.*) Il faut que j'écrive à papa. (*Il écrit et lit en même temps.*)

Cher père,

Quand vous recevrez cette lettre, votre fils aura cessé de vivre. Un Patauville insulté tue l'insulteur, ou meurt en vengeant son honneur, les armes à la main. Adieu. Votre fils infortuné,

Jacob Pelo de Patauville.

A présent, mon testament ! Mais à quoi bon ? Je n'ai qu'un chien, une canne, un portemanteau et mes habits ! N'importe, il le faut. (*Il écrit, puis lit.*) "Je lègue à mon ami John Fletcher, la paire de pantalon qu'il m'a prêtée. Je lègue à Charles Toubeau mon chien, ma canne et mon lorgnon. Je lègue à madame veuve Sicard, mon portemanteau, mon surtout, ma chemise et ma veste, mes bottes, mes caleçons, en reconnaissance de trois semaines de pension que je ne lui ai point payées."

Jacob Pelo de Patauville junior.

Allons, c'est fait. Ah ! Josephte, ingrate, infidèle, que mon sang retombe sur ta tête ! Mourir si jeune ! O malheur !

(*La toile tombe.*)

ACTE III.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une clairière dans un bois, un rocher à gauche.—Francœur et Pinard sont assis au pied d'un arbre.—Le Bourdon est debout.—A ses pieds une boîte contenant des pistolets.

LE BOURDON (regardant à sa montre).

Huit heures et dix, et personne ne vient! Ah ça! la farce serait-elle déjà finie? Diable! Patauville, ce brave Patauville, aurait-il eu peur? Mais, non! je les vois venir là-bas! Dites donc, vous autres, ne faites pas de bêtises! De la poudre dans les pistolets tant que vous voudrez, bourrez-les jusqu'à la gueule, passe, cela me va; mais, entendez-vous, pas la moindre parcelle, pas un atome, pas un scrupule de balle ni de plomb! sinon, sauve qui peut!

PINARD (à Le Bourdon).

Ne crains rien. C'est trop drôle, j'en crève!

FRANCŒUR.

P'sit! je les vois venir.

PINARD (à Le Bourdon).

Sois sérieux et garde ton sang-froid.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACOB, SWEENEY, TOUBEAU et FLETCHER.

LE BOURDON (allant au-devant d'eux).

Bonjour, messieurs, nous vous attendons depuis un quart d'heure.

JACOB.

Pardon, il nous a été impossible de venir plus tôt. Vous serez moins pressé tantôt.

FLETCHER.

Paix, messieurs ; à l'œuvre, voyons, M. Le Bourdon. Il est toujours pénible d'en venir aux mains. L'un de vous peut rester sur le terrain, faites des excuses ; dites que vous regrettez ce que vous avez fait, M. de Patauville acceptera et tout sera dit.

LE BOURDON.

Jamais.

FLETCHER.

Alors, à l'œuvre, messieurs Pinard et Francœur, témoins de monsieur Le Bourdon, venez avec moi charger les pistolets, et vous, messieurs Jacob et Le Bourdon, veuillez vous retirer à l'écart. (*Le Bourdon et Jacob se retirent. Les quatre témoins se réunissent. Fletcher ouvre la boîte, et on commence à charger les armes.*)

SWEENEY.

C'est nous prendre des balles rondes ou des balles coniques ?

TOUBEAU.

Des balles coniques seraient mieux, car elles tuent plus raide !

PINARD.

C'est bien, prenons-les, car c'est un duel à mort !

JACOB (lugubre, à part).

A mort ! Seigneur, j'étouffe.

LE BOURDON (à part).

Ces imbéciles-là sont capables de mettre des balles ! (*Francœur lui fait un signe de tête.*)

PINARD.

Allons, Fletcher, une seconde balle ; il faut au moins que ces messieurs se tuent comme il faut.

JACOB (à part).

Mais ils veulent donc me faire cribler ? Jésus ! je n'en reviendrai pas !

FLETCHER.

A dix pas, n'est-ce pas ?

FRANCŒUR.

Oui.

PINARD.

A cinq pas, cela serait mieux !

JACOB (à part).

Mé, mé, mé ! il est enragé, celui-là !

LE BOURDON (à part).

Oui, le beau plan ! un jeu pour me brûler mon habit neuf !

FLETCHER.

Non, non ; à dix pas, c'est plus que suffisant. Allons, Sweeney, mesure la distance.

SWEENEY (marchant et comptant à chaque pas : one, two, three, etc., jusqu'à ten.)

JACOB (le regardant, à part).

Ah ! comme il fait ses pas petits !

FLETCHER (à Jacob et Le Bourdon).

Messieurs, placez-vous ! (*Les témoins placent les combattants, leur donnent les armes et se retirent à l'ecart.*) Allons, Sweeney, faites votre devoir !

SWEENEY.

“ Sé moé crié one, two, three ; c'est vos tirer quand moé crié three. C'est vous ready ?

LE BOURDON et JACOB.

Oui !

SWEENEY.

Well ! Ecoutez : One !...... two !...... three ! (*Jacob et Le Bourdon tirent.*)

JACOB (à Fletcher).

Tu m'as trompé ; il n'y a pas de balles dans mon pistolet, sans cela, je l'aurais tué ! Et lui, mon Dieu ! ses balles m'ont sifflé aux oreilles ! une d'elles a percé mon habit !

FLETCHER.

Vise bien, cette fois, et sois tranquille !

SWEENEY.

C'est vos recommencer ! (*On recharge les pistolets, qu'on livre aux combattants.*) C'est vous ready ?

JACOB et LE BOURDON.

Oui !

SWEENEY.

Ecoutez : One !...... two !...... three ! (*Jacob et Le Bourdon tirent.*)

LE BOURDON (tombant à la renverse en portant la main à sa poitrine).

Ah ! je suis mort !

JACOB.

Mon Dieu ! je l'ai tué !

(*Tous, sauf Jacob, entourent Le Bourdon.*)

FLETCHER et TOUBEAU (à Jacob).

Run ! Patauville ! run !

PINARD et FRANCŒUR (à Jacob).

Sauvez-vous, Patauville ! sauvez-vous !

TOUBEAU (penché sur Le Bourdon, l'examinant et lui tâtant le pouls).

Il se meurt ! Les balles lui ont fracassé le cranium, transpercé les temporaux et fracassé l'occiput.

PINARD (à Jacob).

Mais, sauvez-vous donc !

SWEENEY (allant à Jacob et l'entraînant).

Venez ci, vos suivre moé, courons ! (*Jacob et Sweeney sortent en courant.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES (moins Jacob et Sweeney).

FRANCŒUR.

Ressuscite, Le Bourdon ! ressuscite, va ! Patauville est bien loin !

LE BOURDON (se levant).

Diable ! il était temps. Docteur, comment se porte mon cranium et mon occiput ?

TOUBEAU.

Fort bien ! Ce duel-là te fait du bien !

FRANCŒUR.

Mais, où diable Sweeney mène-t-il Pelo ?

FLETCHER.

Il va le cacher quelque part dans ce bois, chercher son portemanteau, sa canne et son chien qui sont à quelques pas d'ici, et l'envoyer, armes et bagages, je

ne sais où ; il m'a dit que nous l'attendions, cachés aux alentours, afin d'assister à la scène du départ.

PINARD.

C'est cela, il ne reste plus que la dernière salade, goûtons-y ; mais où diable se fourrer ?

FRANCŒUR.

Derrière ce rocher et ces arbres faits exprès pour nous. Allons, ne soufflons mot. (*Ils se cachent.*)

SCÈNE IV.

LES MÈMES (cachés). SWEENEY et JACOB (entrant, ce dernier avec son chien, sa canne et son portemanteau).

JACOB.

Où vais-je aller, grand Dieu ? Sans argent, sans asile, accusé d'assassinat peut-être !

SWEENEY.

Cé vous partir de suite ; cé vous pas d'argent, moi pas d'argent non plus. Well ! sauvez-vous, ou ben, cé vous pendu comme oune chienne !

JACOB.

Seigneur ! Adieu, alors ! Je pars à pied. Viens, mon chien, mon seul ami, mon seul guide ! Adieu ! patrie ingrate, tu n'auras pas mes os ! je veux vivre et mourir sur la terre étrangère. Ah ! qu'est-ce ? J'entends du bruit !...... Jésus ! On me cherche...... Adieu !......Sweeney...... Adieu ! (*Il sort en courant, suivi de son chien.*)

SWEENEY.

Adiou ! adiou ! bonne voyage !

SWEENEY, TOUBEAU, FLETCHER et LE BOURDON
(ces derniers sortant de leur cachette).

SWEENEY.

Yes ! yes ! bonne voyage ! (*Tous éclatent de rire.*) Lui parti par le foot train !
(*Riant.*) Ah ! ah !

FRANCŒUR.

Allons déjeuner, il est temps ; mon estomac crie famine. Ce pauvre Pelo ! Voilà pourtant comment finit un duel à poudre !

(*Tous sortent en riant et la toile tombe.*)

FIN.